

PENSER L'IMPENSABLE: LE SUICIDE DES ENFANTS

CHRISTINE FAWER CAPUTO

Quelles sont les causes qui peuvent pousser un enfant à commettre l'impensable? Boris Cyrulnik, psychiatre et psychanalyste s'est penché sur cette question dans son ouvrage *Quand un enfant se donne la mort*. Il analyse les multiples facteurs de ce phénomène peu étudié et propose des pistes de prévention, qui ne suscitent cependant pas l'unanimité.

Quand on pense au suicide, on imagine plutôt que c'est le fait d'adolescents, et il est vrai qu'en Suisse, c'est la première cause de mortalité chez les jeunes de quinze à vingt-neuf ans. Pourtant, les moins de treize ans se donnent aussi la mort, parfois même de jeunes enfants de sept, huit ou neuf ans, ce qui peut paraître invraisemblable. Boris Cyrulnik a été chargé d'étudier plus précisément le phénomène et il a consigné ses constatations et recommandations dans un ouvrage, *Quand un enfant se donne la mort*, qui vient étoffer le peu de littérature qu'on trouve sur ce sujet. Son approche pluridisciplinaire mêlant neurobiologie, biochimie, psychologie et sociologie met en évidence qu'il y a plusieurs dizaines de suicides par an, certains étiquetés à tort sous accident, même si seuls 20 % seraient réellement prémédités, alors que les autres résulteraient plutôt d'un acte spontané à la suite d'un conflit ou d'une contrariété.

La mort perçue comme réversible et temporaire

Les causes seraient multifactorielles, à la fois biologiques, psychologiques et sociétales: un isolement sensoriel lors des premiers mois de vie qui provoquerait un mauvais développement des capteurs de la sérotonine (neurotransmetteurs impliqués dans l'anxiété), une certaine vulnérabilité liée à des carences affectives précoces ou une exposition à des violences éducatives (abandon, maltraitance, agression sexuelle, inceste, etc.) pourraient éclairer la prédisposition de certains enfants au passage à l'acte. L'école serait aussi un facteur

d'angoisse important, par la pression mise sur les performances intellectuelles, par l'immobilité exigée dans les cours (une torture pour certains enfants!) et par les moqueries ou le harcèlement constant que certains élèves font subir à d'autres. Cette liste peut être complétée par des rapports émis dans d'autres pays, comme le Canada: l'enfant peut avoir envie de rejoindre un proche décédé, fuir une situation intolérable, éviter une sanction, désirer s'autopunir ou punir un parent, etc.

«L'impulsivité qui réside fréquemment derrière ces passages à l'acte rend la détection et la prévention particulièrement difficiles.»

En fonction des situations, la mort est perçue comme réversible et temporaire et non comme une finalité, car l'objectif est d'alerter l'entourage, mais elle peut aussi être envisagée comme la seule issue possible à une souffrance devenue insupportable. Il semblerait aussi que les filles font plus de tentatives de suicide, mais que celles des garçons aboutiraient plus souvent. Certains signes prédictifs pourraient être repérés par les parents et les enseignants, mais, malheureusement, ils sont généralement mal interprétés: le bon élève qui soudain ne veut plus aller à l'école, la jeune fille pourtant sociable qui s'isole de plus en plus, le garçon au tempérament calme qui explose pour un rien ou l'enfant qui subitement perd le sommeil, l'appétit et l'envie d'exercer ses activités favorites.

Toutefois, l'impulsivité qui réside fréquemment derrière ces passages à l'acte rend la détection et la prévention particulièrement difficiles.

Une limite floue entre enfance et adolescence

Dans son ouvrage, Cyrulnik propose des pistes de prévention autour de quatre axes: premièrement autour de la naissance, en surveillant les derniers mois de grossesse, en allongeant les congés parentaux pour éviter les carences sensorielles du nouveau-né et en améliorant les métiers liés à la petite enfance pour mieux détecter les signaux d'alerte. Autour de l'école, ensuite, en luttant contre le harcèlement, cause de souffrance, en adaptant les rythmes scolaires et biologiques, en conférant une valeur éducative au sport et à l'art et en allégeant la pression liée aux performances scolaires. Autour de la famille également, pour qu'elle ait accès à des ressources adéquates et diversifiées, que l'enfant bénéficie de multiples liens d'attachement et que la vie de quartier, par le biais d'associations, soit renforcée. Enfin, autour de la culture, il signale le danger lié à l'attractivité d'internet pour des enfants mal dans leur peau et aux messages dénigrants et néfastes que le jeune peut échanger sur les réseaux, parfois glorifiant le suicide, accentuant ainsi une symptomatologie dépressive.

La position de Cyrulnik ne fait pourtant pas consensus et certaines voix – comme celle du pédopsychiatre Marcel Rufo – s'élèvent pour éviter un alarmisme inutile et une surmédiation de quelques cas de suicide. Les pensées de mort seraient normales dans le développement et, de plus, il y aurait confusion dans la distinction entre l'enfant et l'adolescent, car la préadolescence commence toujours plus tôt et avec elle les comportements à risque, spécifiques de cette tranche d'âge.

Christine Fawer Caputo est professeure formatrice spécialisée en didactique d'éthique et cultures religieuses/histoire et sciences des religions, en philosophie pour les enfants et dans l'accompagnement du deuil à l'école.